

François Gavillon

**Le *wilderness* américain, des Transcendantalistes
à Rick Bass : conceptions et représentations**

Nowadays almost all man's improvements, so called, as the building of houses, and the cutting down of the forest and of all large trees, simply deform the landscape, and make it more and more tame and cheap. Henry D. Thoreau, « Walking », 230

Dans l'histoire américaine des idées, le *wilderness* tient assurément une place de choix. Le *wilderness* est en effet une réalité physique à laquelle les premiers Européens durent se confronter dans la baie de Chesapeake en 1607 ; c'est également un concept – une idée de la nature sauvage – que les Pères Pèlerins et les Séparatistes emportèrent avec eux du côté de Plymouth et de la Baie du Massachusetts dans les années 1620-1630. Réalité géographique, climatique – humaine aussi – et mode de représentation du monde, le *wilderness* – et plus largement l'espace naturel – n'a cessé de façonner l'histoire de la nation et de fasciner pasteurs, penseurs, poètes et politiques.

Dans *Wilderness and The American Mind* (1967), Roderick Nash retrace l'origine du terme¹. Étymologiquement, « wildeorness » est le lieu des bêtes sauvages, un chaos désordonné et inculte, échappant à l'activité et au contrôle de l'homme. C'est ce vocable qui, au 14^e siècle, est retenu dans les versions anglaises de la Bible pour traduire le « désert » des Hébreux. Que le terme qui désigne dans l'Ancien Testament le lieu de la désolation et de la tentation impie soit aussi celui par lequel les Réformés de toute obédience désignent la grande forêt qui cerne leurs campements de la Nouvelle-Angleterre est évidemment une donnée fondamentale.

Cette étude se propose de considérer quelques-uns des moments récents de l'histoire intellectuelle et littéraire du *wilderness* américain, après le tournant décisif que le romantisme occasionna dans la perception du monde naturel et qui s'incarna, en sa version américaine, dans le mouvement

François Gavillon

transcendantaliste. Il semble bien, en effet, que dans le sillage de la sensibilité romantique et sous l'impulsion conjointe de Ralph Waldo Emerson et de Henry David Thoreau, la nature américaine ait été vue sous un jour nouveau, annonciateur d'une relation inédite de l'homme à la nature.

*

Le romantisme, Emerson, Thoreau

La nature, inventée et réinventée depuis que l'homme commerce avec elle, acquiert dans la première moitié du 19^e siècle les qualités positives (pour nous familières) qui relèguent les conceptions de la « wilderness condition » de William Bradford ou du « howling wilderness » de Michael Wigglesworth (« The Day of Doom », 1662) dans un passé puritain révolu – ou presque : nous allons voir les liens forts que la pensée de Emerson (1803-1882) entretient avec les schémas intellectuels allégoriques et typologiques qui perdurent à travers le 18^e siècle. Mais c'est surtout avec la verve éloquente et retentissante de Thoreau (1817-1862) que la nature devient précieuse et que l'idée de préservation est explicitement mise en avant². Thoreau est l'un des premiers à souligner le rôle essentiel de la nature – de ce qu'elle a d'indompté, en vérité – dans la constitution de l'homme et dans celle de ses institutions démocratiques : « in Wildness is the preservation of the world », écrit-il dans l'un de ses principaux essais, « Walking »³.

L'un des gestes par lesquels le romantisme se distingue le plus radicalement de l'âge de la rationalité des Lumières consiste à réintégrer l'homme dans la nature. Avec Rousseau et Chateaubriand, il convient de sentir et constater l'existence de Dieu plutôt que de la comprendre. La nature est conçue comme dévoilement du divin, et la foi comme marque de l'infini en l'homme. Schelling, fondateur d'une « philosophie de la nature », entend retrouver l'alliance première entre l'homme et la nature, conçue comme totalité en laquelle l'homme réside. Pour Emerson, ami des romantiques anglais, la frontière entre divin et humain, fini et infini s'abolit puisque l'infini est coextensif à l'existence humaine : conception que Emerson traduit par le terme « Over-Soul » exprimant l'identification du divin et du naturel, du divin et de l'humain. Après la vision puritaine du monde physique comme signe des ordonnances divines (Jonathan Edwards, 1703-1758) et la conception mécaniste des déistes, Emerson réintroduit l'idée d'une nature transcendante, nature qu'il conçoit comme reflet d'une réalité spirituelle supérieure (« the ideal is truer than the actual »). C'est une *métaphysique* qu'il élabore.

Within these plantations of God, a decorum, a sanctity reign, a perennial festival is dressed, and the guest sees not how he should tire of them in a thousand years. [...] I am a transparent eye-ball; I am nothing; I see all; the currents of the Universal Being circulate through me; I am part or particle of God. « Nature » 29

La nature vaut en tant que médium pour ce qu'elle révèle. L'exergue de la première édition de « Nature » (1836), empruntée à Plotin, fait encore écho à l'herméneutique puritaine qui voit dans la nature des signes d'une réalité plus haute : « Nature is but an image or imitation of wisdom, the last thing of the soul; nature being a thing which doth only do, but not know ». Dans « Images or Shadows of Divine Things », Jonathan Edwards faisait déjà de la nature une réalité *signifiante* (« shadow », « signification », « representation », « image », « type »).

Thoreau n'élève-t-il pas, en dépit de sa proximité philosophique et sociale avec Emerson, une voix sensiblement nouvelle ?

Les historiens de littérature s'accordent à voir en Thoreau le premier des écrivains de la nature, ce qu'on appelle aux Etats-Unis « nature writer ». Sa prose montre à quel point, mieux que ses amis transcendentalistes, il connaît la faune, la flore et avec quelle attention il observe le particulier comme le général. Il proclame son besoin de contact physique avec la nature et dans son ironie à l'égard des existences casanières se lit l'individualisme frondeur qui caractérise sa pensée :

I think that I cannot preserve my health and spirits, unless I spend four hours a day at least—and it is commonly more than that—sauntering through the woods and over the hills and fields, absolutely free from all worldly engagements. [...] When sometimes I am reminded that the mechanics and shopkeepers stay in their shops not only all the forenoon, but all the afternoon too, sitting with crossed legs, so many of them,—I think that they deserve some credit for not having all committed suicide long ago. « Walking » 227

Avec Thoreau, l'appréciation de la nature se donne pour immédiate, c'est-à-dire non médiatisée par les tropes de la culture. C'est du moins l'interprétation qu'en donne Max Oelschlaeger dans *The Idea of Wilderness* : « Thoreau encounters wild nature without an established repertoire of categories, attitudes and responses. » (136) On constate pourtant que certaines lignes semblent révéler une vision conditionnée par un bagage intellectuel et esthétique européen. Lawrence Buell désigne sous l'appellation « The Aesthetics of the Not-There » (Buell, 1995, 68) cette inclination par laquelle les impressions natives sont dénaturalisées dans les clichés européens du

François Gavillon

sublime, les citations latines ou les références érudites aux mythologies antiques.

White Pond and Walden are great crystals on the surface of the earth, Lakes of Light. If they were permanently congealed, and small enough to be clutched, they would, perchance, be carried off by slaves, like precious stones, to adorn the heads of emperors; but being liquid, and ample, and secured to us and our successors forever, we disregard them, and run after the diamond of Kohinoor. *Walden* 481

Aussi le commentaire de Buell va-t-il à l'encontre de l'interprétation de Oelschlaeger :

Such rhetorical moves fill what otherwise might seem a prosaic landscape by turning winter into summer [...] or by giving arcadian resonance to an ordinary pondscape. In this way Thoreau is the descendant, if not the duplicate, of New England's early settlers. For them, old world frames of reference—the Exodus narrative, pastoral convention, a basketful of English place-names—became defenses against a heart of darkness. For Thoreau, these were the provincial's defense against dullness—and a means, he might hope, of getting a hearing, whether from foreigners or from his own similarly provincial compatriots. Buell, 1995, 70

On s'aperçoit que le rapport à la langue n'est pas neutre – Thoreau, du reste, en était conscient – et que, du 17^e siècle à nos jours, l'écriture de la nature interroge la question de la représentation au même titre que tout autre littérature, et plus peut-être, en raison même du caractère prétendument « naturel » de son objet. Chez Thoreau, toutefois, demeurent les traces d'une écriture de la nature qui transfigure son objet, niant au « cœur de ténèbres » son immanente naturalité.

Muir, Pinchot, Roosevelt, les sciences nouvelles

John Muir (1838-1914) avait lu Thoreau et appréciait les écrits de Emerson, qu'il connaissait. Pourtant Muir est beaucoup plus qu'un épigone. La « conversion » qu'il dit avoir vécue dans la nature se rapproche du reste davantage des expériences de re-naissance dans la tradition des *Great Awakenings* que des rationalismes éclairés : « Never shall I forget my baptism in this font ». Muir, en vrai passionné de nature, entreprend des périples de plusieurs centaines de kilomètres dans les zones encore sauvages de l'Amérique du Nord : le Canada (il n'a qu'une vingtaine d'années), les terres qui s'étendent de Indianapolis jusqu'au golfe du Mexique (il tire de son journal

de 1867 le récit *A Thousand-Mile Walk*), la sierra californienne (1868), l'Alaska (1879). Nourri par une éducation religieuse protestante rigide, mais enclin à un mysticisme que le spectacle de la nature aiguise, Muir connaît de véritables hiérophanies. L'anthropocentrisme cède le pas au biocentrisme en une forme d'animisme où tout le vivant a droit de cité, sans prérogative particulière pour l'humain : « How narrow we selfish, conceited creatures are in our sympathies! How blind to the rights of all the creation! With what dismal irreverence we speak of our fellow mortals ». La conception de la nature comme signe de Dieu ouvre sur un panthéisme véritable : la nature est dieu incarné. Dans cette nature-dieu la question du salut et de la vie éternelle devient sans objet et celle de l'appartenance de l'humain au monde naturel se résout d'elle-même : « Presently you lose consciousness of your own separate existence: you blend with the landscape, and become part and parcel of nature ».

La contribution majeure de Muir à l'histoire de la pensée est peut-être d'avoir associé à ses conceptions spirituelles l'idée, héritée du darwinisme – *On the Origin of Species* paraît en 1859 – que l'homme n'est ni un lieu, ni un moment privilégié de l'histoire du vivant. Pour autant, il n'est pas exclu de cet univers holistique, il en est simplement l'une des parties, en relation étroite avec les autres. Le sentiment d'appartenance et l'interactivité au sein d'un univers biotique que Muir souligne font pressentir l'avènement d'une science qui voit le jour dans les mêmes années, l'écologie⁴. Celle-ci naît formellement en même temps que le mot, en 1866, lorsque le biologiste et philosophe allemand Ernst Haeckel (1834-1919) la définit ainsi : « Par œkologie nous entendons la totalité de la science des relations de l'organisme avec son environnement comprenant au sens large toutes les conditions d'existence ».

Enfin, Muir sait allier théorie et pratique. Sa ferveur naturelle trouve à s'exprimer dans ce qui pour lui devient une mission : populariser l'idée que la nature a des droits (Roderick Nash dans *Wilderness and the American Mind* l'appelle « the publicizer »). Ses livres remportent vite un grand succès et on peut le considérer comme le père des mouvements de conservation modernes : il contribue activement à la création de six parcs nationaux, et lorsque le Sierra Club est fondé en 1892, il en assure la première présidence jusqu'à sa mort en 1914.

Pour que l'on reconnût quelque valeur au *wilderness*, il fallait que celui-ci prît un caractère sacré. Aux 18^e et 19^e siècles ce caractère lui fut assuré en partie par l'intermédiaire des catégories esthétique et religieuse du sublime et de la religion naturelle. A la fin du 19^e siècle un fait majeur donne un tour nouveau à l'appréciation des espaces sauvages. En 1890, le *Census Bureau* déclare la fin officielle de la frontière : le territoire américain de l'Atlantique au Pacifique, du Mexique au Canada est connu, cartographié, conquis. Et lorsque trois ans plus tard, en 1893, Frederick Jackson Turner lit son essai

François Gavillon

« The Significance of the Frontier in American History », il donne à la pensée collective ce qui fait aujourd'hui figure de « métarécit » dans l'historiographie américaine blanche. Selon la « thèse de Turner », c'est sur la frontière, ligne de partage entre la sauvagerie et la civilisation, que les traits de l'américanité (les individus, la nation et ses institutions) ont été forgés au contact d'un espace territorial et humain à conquérir. Bien que cette thèse apparaisse désormais datée, il n'empêche que son succès contribua à parer le *wilderness* d'une nouvelle vertu. L'immensité et la virginité des terres sont les garants – voire la matrice – de la liberté et de l'individualisme conquérant. La « fin de la frontière », en 1890, est ressentie par certains comme la fin d'un premier âge américain. Une littérature se fait alors jour qui regarde la nature sauvage avec nostalgie comme le lieu enfui d'une Amérique virginale. C'est dans ce contexte qu'apparaît en 1902 le roman western *The Virginian* de Owen Wister, premier du genre. Plus encore que Fenimore Cooper, Wister opère sur le mode nostalgique et mythogène. Il donne à voir un monde disparu (« a vanished world »), peuplé de figures mythiques (« the horseman, the cow-puncher, the last romantic figure upon our soil ») évoluant dans un passé à jamais révolu (« in his historic yesterday which would never come again »).

Avec la conscience nouvelle d'un territoire fini (donc précieux) et de ressources naturelles limitées, les responsables politiques vont s'employer durant les deux premières décennies du 20^e siècle à préserver les terres, l'eau, les forêts et le sous-sol des abus parfois dévastateurs de la surexploitation. L'un des traits majeurs de l'époque progressiste est d'avoir fait de la préservation des ressources naturelles une responsabilité gouvernementale. C'est en particulier à Gifford Pinchot (1865-1946), qui devient le premier directeur du Forest Service créé en 1905, que l'on doit cette politique de « conservation » – c'est le mot retenu par Pinchot. Fondée sur l'optimisation technique des pratiques et la gestion scientifique des richesses, elle consiste à assurer une exploitation raisonnée des ressources. Résolument anthropocentrique, elle a comme objectif premier le bien-être matériel de la population. Pinchot et Muir s'entendirent longtemps sur les actions à mener, mais c'est principalement avec son ami Theodore Roosevelt (1858-1919) que Pinchot élabora une politique gouvernementale de conservation. Vingt-sixième président des Etats-Unis (1901-1909) et grand amateur de nature et de chasse, Theodore Roosevelt voit lui aussi la nécessité de désigner des lieux où le caractère sauvage de la nature sera sauvegardé – et qui, accessoirement, permettront la pratique d'activités récréatives. C'est durant sa présidence que de vastes étendues de territoire fédéral sont transformées en espaces protégés et que la première réserve naturelle nationale voit le jour à Pelican Island en Floride (1903). Trois ans plus tard, le Congrès vote le *Antiquities Act* qui autorise les présidents américains à déclarer « national monuments » des lieux

remarquables. Ce fut d'abord le cas de Devil's Tower en 1906, puis de Grand Canyon en 1908.

La vision mythique de Wister et l'écologie anthropocentrique de Roosevelt et Pinchot sont diversement mais également éloignées de la vision panthéiste et biocentrique de Muir, et c'est en Aldo Leopold que la sensibilité biocentrique trouve un successeur. Autre grande figure avec Thoreau et Muir de l'environnementalisme moderne, Aldo Leopold (1887-1948) se rapproche de ses deux prédécesseurs par l'idée que l'homme est partie intégrante de la nature, non comme maître et possesseur, mais comme agent et que cette position implique des obligations. De formation scientifique, Leopold étudie la sylviculture à Yale et rejoint le Forest Service. Il rédige de nombreux essais et articles scientifiques. Comme Muir, il contribue à la création d'organismes dédiés à la préservation de l'environnement : la Wilderness Society en 1935, la Wildlife Society en 1936. Son ouvrage *Game Management*, paru en 1933, fait autorité. Toutefois son grand opus reste *A Sand County Almanac*, qui paraît en 1949, peu après sa mort, et qui jouira d'une énorme popularité. La contribution majeure de Leopold à la philosophie de la nature est d'associer à l'esthétique et l'écologie post-darwiniennes un nouveau plan, celui de l'éthique. La notion centrale de cet essai est celle de « land ethic ». Nature et humanité sont vues synoptiquement comme parties d'un tout organique, mais l'homme est un agent actif – et conscient – du monde vivant. Il lui incombe donc d'évaluer et de maîtriser son impact sur la nature. C'est la première fois que l'homme est ainsi mis en demeure d'adopter une attitude responsable dans un rapport d'interdépendance avec l'environnement naturel⁵. Si la dimension éthique de l'écologie de Leopold constitue un moment irréversible de la pensée environnementale américaine, elle soulève – ou plutôt ravive – une question névralgique. En dépit du caractère biocentrique de la philosophie leopoldienne, seul l'homme est considéré comme animal conscient : un motif sérieux de le voir occuper à nouveau une position impériale dans le rapport au monde naturel.

Ruralité et *wilderness* menacés, de Steinbeck à Abbey

Les années 1930 sont marquées par la banqueroute totale de l'idéal agrarien jeffersonien. Le krach de 1929 jette les fermiers sur les routes. Cette faillite de la ruralité américaine est documentée pour la Farm Security Administration du gouvernement de Franklin Roosevelt par les témoignages photographiques de Walker Evans et de Dorothea Lange, entre autres. La débâcle est également au cœur de la littérature : le roman de John Steinbeck, *The Grapes of Wrath* (1939), en constitue l'un des sommets⁶. Mais le sentiment de déroute et de faillite spirituelle – de « declension » – remonte, bien plus

François Gavillon

loin, aux Puritains de la deuxième ou de la troisième génération, qui ne sont plus aussi sûrs que leurs pères d'être les dignes acteurs de la Plantation de Dieu. La déclension trouve sa tonalité dans la « jérémiade », parfois imprécatrice, parfois nostalgique, qui traverse la littérature américaine et dont on percevait déjà les accents régionalistes au tournant du 19^e siècle et du 20^e siècle. Dans *Winesburg, Ohio* (1919), le narrateur de Sherwood Anderson jette un regard rétrospectif sur la période de la Reconstruction, années durant lesquelles les avancées de l'industrialisation et de la mécanisation, les effets de l'immigration et l'urbanisation massives font basculer d'un coup l'Amérique dans le 20^e siècle.

In the last fifty years a vast change has taken place in the lives of our people. A revolution has in fact taken place. The coming of industrialism, attended by all the roar and rattle of affairs, the shrill cries of millions of new voices that have come among us from overseas, the going and coming of trains, the growth of cities, the building of the interurban car lines that weave in and out of towns and past farmhouses, and now in these later days the coming of automobiles has worked a tremendous change in the lives and in the habits of thought of our people of Mid-America. [...] Much of the old brutal ignorance that had in it also a kind of beautiful childlike innocence is gone forever. The farmer by the stove is brother to the men of the cities, and if you listen you will find him talking as glibly and as senselessly as the best city man of us all. *Winesburg, Ohio* 70-71

L'essor économique sans précédent de l'Amérique après la Seconde Guerre mondiale ne fait qu'ajouter de nouvelles menaces à l'environnement. Aux dangers historiques de l'épuisement des sols et de la déforestation s'ajoutent désormais la menace de pollutions nucléaire et biologique. Littérature de fiction et essais dénoncent les dangers de plus en plus globaux que les progrès technologiques font courir à l'environnement. C'est le cas de *Silent Spring* de la biologiste Rachel Carson, paru en 1962, qui dénonce les effets désastreux des pesticides sur l'environnement, mais aussi sur la santé. Le livre reste trois semaines en tête des titres les plus vendus. Sur le mode de la « jérémiade western » (Buell, 2005, 300), les romans iconoclastes de Edward Abbey connaissent également un succès national dans les années 1960 et 1970. Ses essais et fictions dénoncent les méfaits d'une Amérique techno-industrielle et se scandalisent des outrages commis sur la nature par ce qu'il appelle la « syphilisation ». Le radicalisme contestataire des années 1960-1970 se fait sentir aussi sur le terrain de l'environnementalisme et les personnages de Abbey prônent et pratiquent souvent le sabotage écoterroriste. Les textes de Abbey inspireront la création de *Earth First!*, mouvement d'action radical.

Selon son fondateur, Dave Foreman, l'humanité s'est coupée de la nature avec le passage à l'agriculture, et c'est seulement par un retour aux modes de vie primitifs que l'homme a quelque espoir d'échapper à son aliénation : « Before agriculture was widwifed in the Middle East, humans were in the wilderness. We had no concept of "wilderness" because everything was wilderness and we were a part of it ». Dans son enfance paléolithique, l'humanité n'avait pas encore tout à fait oublié son animalité (Oelschlaeger, 1-30). Cette idée sous-tend la pensée de Foreman qui écrit aussi : « we believe we must return to being animal, to glorying in our sweat, hormones, tears and blood [...] ». La rhétorique rappelle celle du protagoniste de *Desert Solitaire* (1968), essai dans lequel Abbey célèbre la beauté immanente de la nature sauvage, mais aussi la vie physique, corporelle, animale, dénonçant du même coup les illusions de l'anthropocentrisme et de la transcendance.

L'écocritique à l'heure postmoderne

La question de la préservation de la nature, même si elle se pose aujourd'hui de manière beaucoup plus urgente qu'à l'époque de Thoreau, ne se pose pas en termes substantiellement différents⁷. Philosophiquement, la même interrogation demeure : l'homme est-il dans la nature ou hors d'elle ? Il y a bien longtemps que les historiens de la littérature ont fait remarquer le fantasme de communion, voire de fusion avec la nature, qui préside à plus d'une *romance* américaine, de Rip à Huck, de Natty Bumppo à Marco Stanley Fogg. C'est ce point qu'interroge, explicitement ou non, toute écocritique⁸.

Nature et culture s'opposent dans un dualisme aussi vieux que la pensée judéo-chrétienne. Dans le jardin d'Eden, Adam faisait un avec la nature environnante. En goûtant au fruit de la connaissance, il se connaît comme singulier et perd son indifférenciation – qu'on peut encore appeler innocence. Qu'est-ce qui distingue le mieux l'homme de la nature inanimée, sinon la conscience d'être ? Deux modes relationnels sont alors possibles. Lorsque l'humanité est fière et conquérante, elle trouve légitime d'exercer son contrôle sur le monde qui l'entoure : c'est la posture baconnienne-cartésienne. C'est aussi l'injonction divine faite à l'homme dans la Genèse⁹. Quand l'humanité croit avoir déchu, quand ses progrès lui paraissent vains ou pervertis, elle se retourne vers la nature comme vers un reliquaire de vertus prélapsariennes ou un guide. L'échappée dans le *wilderness*, dit William Cronon dans « The Trouble with Wilderness » (Cronon, 80-81), est toujours une fuite hors de l'histoire, hors de notre humanité trop humaine. Paradoxalement, la pensée environnementaliste dualiste risque de perdre ce qu'elle prétend sauver : si l'homme est la perte de la nature, il devrait s'en exclure pour la préserver. Un tel retrait ne saurait résoudre les problèmes environnementaux existants, il ne

François Gavillon

ferait que les accentuer. Un environnementalisme responsable, dit Cronon, commence par l'acceptation du fait que la nature est *aussi* une construction humaine et qu'à ce titre elle est étroitement dépendante des comportements de l'homme. Peut-être faut-il voir dans cette construction humaine qu'est la nature, surtout lorsqu'on la dit sauvage, un besoin de transcendance, l'espoir métaphysique que le monde ne s'arrête pas à l'imperfection humaine. Cronon a raison de noter que même ceux qui se disent athées utilisent souvent un vocabulaire religieux pour parler de leur expérience de la nature (« wilderness experience »). Il y a en définitive deux façons de se fondre dans cet Autre non-humain qu'est la nature. Soit en mystique, en s'immergeant dans les fonds baptismaux de cette cathédrale divine, à la manière de Muir. Soit, en Indien ou mieux, en animal, en se défaisant des vieux oripeaux de l'humanité. C'est cette veine (qu'on a parfois décrite comme relevant du réalisme magique) qu'exploiteront parfois les nouvelles de Rick Bass.

Rick Bass naît en 1958, l'année même où Abbey travaille comme *ranger* à Arches National Monument dans l'Utah. Depuis la publication de ses premiers textes au début des années 1980, Bass est devenu l'un des écrivains de la nature les plus en vue, aux États-Unis comme en France. Auteur prolifique et militant infatigable, il a attiré l'attention de la critique comme celle du public. Bass s'inscrit à bien des égards dans le droit fil de ses illustres prédécesseurs. Comme Thoreau il est naturaliste, essayiste et activiste ; comme Muir il trouve dans la nature une forme de magie, de « grâce » pour utiliser un terme qu'il affectionne et qui parfois se communique à certains de ses personnages ; comme Pinchot ou Leopold il a une solide formation scientifique – de géologue, dans son cas. Comme eux tous il combat pour la préservation des espaces naturels, celle en particulier de la vallée où il vit, la Yaak Valley, dans l'extrême nord-ouest du Montana.

Dans les nouvelles de Bass qui ont pour décor son Texas natal, mais le plus souvent les forêts du Montana, la relation des personnages à leur environnement sauvage tend en général vers l'harmonie : adéquation entre le mode de vie simple des résidents et l'évidence des lois de la nature ; adaptation au cycle des saisons, aux rythmes naturels de la vie animale et végétale. Le tropisme qui pousse les humains vers la nature hésite là encore entre désincarnation et réincarnation, entre l'ange et l'ours. Comparons ainsi ces deux citations, la première tirée de *The Hermit's Story* (2002), la seconde de *The Lost Grizzlies* (1995) :

He had found some magic seam of life, a stasis in those woods [...]. If I'd given it my all, I could have lodged us, wedged us, into that safe place where neither life nor death can erode a kind of harmony and peace—a spirit— [...]

Perhaps I should throw down pen and paper and run hard into the woods like one of the bears—ripping and clawing at the hollow log and consuming ants and grubs and the rich mulch of the earth. In abandoning the story, I might end up seeing more, and learning more.

C'est souvent le mélange subtil d'ordinaire, d'insolite et de quasi magique qui rend les nouvelles de Bass si envoûtantes. Dans cet équilibre, la nature redevient agent et non plus simple décor. Les nouvelles et les essais entendent se maintenir dans une écologie textuelle qui assure les mêmes prérogatives à la nature et aux hommes. Bass ne part pas en croisade contre l'industrie des hommes mais contre la surexploitation des forêts et la course aveugle au profit. C'est l'équilibre entre intégrité du monde physique et activité humaine respectueuse de cette intégrité qu'il privilégie : « too much fun and not enough work », dit-il, réactualisant la vieille opposition entre consommation et collaboration active. Car la nature aussi façonne, modèle, sculpte l'homme, pour reprendre certains des vocables familiers de Bass (« carve », « shape », « sculpt »). Aussi l'écriture de Bass se garde-t-elle de tomber dans les rapports de hiérarchie entre texte et nature ; elle entend au contraire réajuster le rapport de force entre humanité et *wilderness*. Nous ne sommes pas loin de trouver dans cette poétique contemporaine un syncrétisme inédit entre transcendantalisme et réalisme, lois naturelles du monde et magie du texte.

*

Depuis ses origines, la littérature américaine contemple la nature, qui façonne les hommes et les arts. L'idée de nature et sa représentation font pourtant apparaître une *histoire*, faite de lents développements ou de brusques revirements. Ainsi le moment transcendantaliste, qui voit dans la nature le lieu glorieux où peut se lire la présence du divin. La nature, enfin débarrassée des oripeaux puritains du péché, est alors diversement valorisée. Thoreau est le premier à en célébrer le caractère sauvage, une vertu qu'il voit aussi au cœur des hommes, les meilleurs du moins. La rareté faisant le prix des choses, voilà la nature, souillée et entamée à mesure que la civilisation euro-américaine s'accapare les richesses, parée d'une nouvelle aura. Les sciences post-darwiniennes mettent alors en évidence des relations d'échange et d'interdépendance qui assignent à l'homme une place non plus impériale. A la suite des divers modes de relation à la nature – religieux, esthétique, utilitariste – apparaît un nouveau tournant : l'injonction éthique. C'est entre les deux inclinations, matérialiste et éthique, que le monde contemporain oscille : Bush, Gore... Peut-être l'état du monde a-t-il d'ailleurs atteint le stade où l'éthique

François Gavillon

n'est plus un choix mais une nécessité, où l'éthique devient le plus élémentaire des utilitarismes. Ce n'est pas le moindre des points communs entre la prose de Thoreau et celle de Bass qu'elles soient toutes deux injonctives. La nature a fait beaucoup pour la littérature, il est maintenant temps que cette dernière s'acquitte de sa dette. Si le monde est, comme le voulait Aldo Leopold, une grande communauté biotique, alors littérature et nature peuvent sans doute interagir selon des principes proprement écologiques. Cette question constitue l'un des champs d'investigation de l'écocritique américaine contemporaine. Elle est au cœur de l'œuvre de Rick Bass.

François Gavillon
Université de Bretagne Occidentale

Bibliographie

- ABBEY, Edward. *Desert Solitaire*. Tucson: U of Arizona P, 1988 [1968].
- ANDERSON, Sherwood. *Winesburg, Ohio*. London, New York: Norton, 1966 [1919].
- BASS, Rick. *The Lost Grizzlies*. New York: Houghton Mifflin, 1995.
- . *The Book of Yaak*. New York: Houghton Mifflin, 1996.
- . *The Hermits' Story*. New York: Houghton Mifflin, 2002.
- BRANCH, Michael. « Indexing American Possibilities, The Natural History Writing of Bartram, Wilson, and Audubon » in *The Ecocritical Reader. Landmarks in Literary Ecology*. Cheryll Glotfelty & Harold Fromm eds. Athens: U of Georgia P, 1996, 282-302.
- BUELL, Lawrence. *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*. Cambridge (Mass.): Harvard UP, 1995.
- . *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond*. Cambridge (Mass.): Harvard UP, 2001.
- . *The Future of Environmental Criticism*. Malden (MA), Oxford (UK): Blackwell Publishing, 2005.
- CRONON, William ed. *Uncommon Ground. Rethinking the Human Place in Nature*. London, New York: Norton, 1995.
- EMERSON, Ralph Waldo. « Nature » in *Emerson's Collected Essays and Poetry*. Joel Porte and Sandra Morris eds. London, New York: Norton, 2001.
- LEOPOLD, Aldo. *The River of God and Other Essays*. Susan L. Flader and J. Baird Callicot eds. Madison: U of Wisconsin P, 1991.
- MCKIBBEN, Bill. *The End of Nature*. New York: Doubleday, 1989.

- MUIR, John. *Nature Writings*. William Cronon ed. New York: The Library of America, 1997.
- NASH, Roderick. *Wilderness and the American Mind*. 3rd ed. New Haven: Yale UP, 1982 [1967].
- OELSCHLAEGER, Max. *The Idea of Wilderness, From Prehistory to the Age of Ecology*. New Haven: Yale UP, 1991.
- SLOVIC, Scott. *Seeking Awareness in American Nature Writing. Henry Thoreau, Annie Dillard, Edward Abbey, Wendell Berry, Barry Lopez*. Salt Lake City: U of Utah P, 1992.
- THOREAU, Henry David. *A Week on the Concord and Merrimack Rivers, Walden; or Life in the Woods, The Maine Woods, Cape Cod*. Robert F. Sayre, ed. New York: The Library of America, 1985.
- . « Walking » in *Collected Essays and Poems*. Elizabeth Hall Witherell, ed. New York: The Library of America, 2001.
- WORSTER, Donald. *Nature's Economy: A History of Ecological Ideas*. 2nd ed. New York: Cambridge UP, 1994.

notes

¹ Dérivée des langues germanique et noroise, la racine anglaise semble en être « will », « willed », puis « wild », avec le sens général d'une chose désordonnée et incontrôlable. Accolée au vieil anglais « deor » (animal), elle forme le vocable « wildeor » désignant les animaux sauvages ou les bêtes fantastiques des contes. (Nash, 1-2) On notera par ailleurs que, de nos jours, le mot s'accommode des divers degrés de la détermination : « wilderness » ou « the wilderness » désigne la nature, territoire sans borne, abstraction presque, tandis que « a wilderness » signifie souvent un espace au périmètre défini, parfois doté d'un statut officiel. Le *Wilderness Act*, promulgué le 3 septembre 1964, définit ainsi ce territoire : « A wilderness, in contrast with those areas where man and his own works dominate the landscape, is hereby recognized as an area where the earth and its community of life are untrammled by man, where man himself is a visitor who does not remain. An area of wilderness is further defined to mean in this chapter an area of undeveloped Federal land retaining its primeval character and influence, without permanent improvements or human habitation, which is protected and managed so as to preserve its natural conditions and which (1) generally appears to have been affected primarily by the forces of nature, with the imprint of man's work substantially unnoticeable; (2) has outstanding opportunities for solitude or a primitive and unconfined type of recreation; (3) has at least five thousand acres of land or is of sufficient size as to make practicable its preservation and use in an unimpaired condition; and (4) may also contain ecological, geological, or other features of scientific, educational, scenic, or historical value ». Aussi la valeur sémantique du terme « wilderness », dont les connotations rejoignent souvent celles de « wildness », est-elle très large. Lawrence Buell en souligne les différentes extensions : « Wild, wildness, and wilderness all share the sense of "undomesticated." Wildness and wilderness can be used synonymously [...]. But wilderness literally refers to a spatial area, whereas wildness is a term of quality rather than location. » (Buell, 2005, 148) Une « qualité » qu'on pourra du reste appliquer aussi bien aux hommes et aux bêtes qu'au monde physique :

François Gavillon

des espaces très humains tels que la ville seront occasionnellement vécus et désignés comme des mondes sauvages. Pensons par exemple à *The Neon Wilderness* de Nelson Algren, paru en 1960.

² Michael Branch souligne cependant que la pensée environnementaliste se fait jour dès avant les textes fameux de Emerson et de Thoreau. Dans les décennies précédant la publication de « Nature » ou de *Walden* (période qu'il nomme « early romantic »), des scientifiques tels que William Bartram, John Wilson ou John James Audubon avaient déjà exprimé une nouvelle sensibilité – qu'on dirait écologique – concernant les rapports entre l'homme et la nature. (Branch, 282-302)

³ « Walking » est constitué d'un ensemble de fragments tirés du *Journal*, certains antérieurs à *Walden* (1854). Sa première publication (posthume) dans l'*Atlantic Monthly* date de juin 1862. Dans cet essai, Thoreau célèbre les vertus de la marche au milieu des champs et des bois, mais le texte est aussi un hymne à l'Amérique toujours neuve, à une modernité qui regarde résolument vers l'Ouest.

⁴ Aux Etats-Unis, George Perkins Marsh fait paraître en 1864 *Man and Nature*, ouvrage dans lequel il met en garde contre la destruction des ressources naturelles et défend l'idée d'une politique de préservation d'espaces naturels publics. Il souligne l'importance d'une relation de coopération éthique avec la terre. On considère souvent *Man and Nature* – republié dix ans plus tard sous le titre *The Earth as Modified by Human Action* – comme le premier essai écologique américain. Sur *Man and Nature*, on pourra se reporter à l'article de Estienne Rodary et à la traduction de Laura Benedic et Arielle Walter parus dans *Ecologie et Politique*, 35/2007, 157-176.

⁵ Selon la terminologie de Donald Worster dans *Nature's Economy* cette vision « arcadienne » de Leopold s'oppose à l'écologie « impériale » ou « utilitarienne » de Pinchot (Worster, 19). Elle rejoint en cela la sensibilité de Muir.

⁶ Les romans de William Faulkner évoquent aussi une économie rurale aux prises avec le capitalisme du Nord, la spéculation, la puissance des banques. La cupidité vaine du Jason de *The Sound and the Fury* (1929) fait apparaître en toile de fond les mutations économiques qui bouleversent les rapports marchands du vieux Sud et de l'Amérique rurale tout entière.

⁷ Même si Bill McKibben a pu affirmer dans *The End of Nature* (1989) que par l'impact de son activité sur l'écologie globale, l'homme a transformé la nature au point que celle-ci est désormais devenue autre : la nature « naturelle » n'existe plus.

⁸ Continuité et fusion ou discontinuité et distanciation, c'est à la lumière de cette interrogation que Scott Slovic a par exemple étudié les œuvres de grands contemporains comme Abbey, Dillard, Bass ou Berry dans *Seeking Awareness in American Nature Writing* : « Most nature writers, from Thoreau to the present, walk a fine line [...] between rhapsody and detachment [...] And the effort to achieve an equilibrium, a suitable balance of proximity to and distance from nature, results in the prized tension of awareness [...] the very mysteriousness of nature contributes to the independence, and presumably, the self-awareness of the observer. This dialectical tension between correspondence and otherness is especially noticeable in Thoreau, Dillard, and Abbey, writers who vacillate constantly between the two extreme perspectives ». (4-5) Pour Slovic, la conscience de l'écrivain s'aiguise dans cette friction avec le monde naturel comme altérité. Les termes récurrents de cette dialectique sont « harmony/detachment », « proximity/distance », « correspondence/otherness », « connection/disconnection » ou « disjunction ».

⁹ « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui rampe sur la terre ». (Gn, 9)